

Ne disposant plus que d'une seule pièce d'artillerie dont l'action était indispensable dans diverses directions, le capitaine Costes la fit transporter place de l'Eglise près du château, dans une position centrale et dominante, d'où le canon pouvait tirer dans tous les sens. On foudroya d'abord le couvent de Sainte-Marie, mais les garibaldiens y hissèrent le drapeau des ambulances, et l'on dirigea le feu dans la direction de la porte Romaine. Au mépris de ce signe de neutralité, les garibaldiens rouvrirent bientôt la fusillade du couvent de Sainte-Marie ; aussitôt le canon tonna de nouveau dans cette direction et ne tarda pas à y faire taire l'ennemi.

Voyant ses troupes repoussés sur tous les points, du côté de la partie murée de la ville, Garibaldi dirigea en face des colonnes contre la partie ouverte. Les garibaldiens occupèrent quelques maisons situées en dehors de l'agglomération urbaine, et de là firent un feu nourri contre les pontificaux, retranchés dans les maisons et les jardins. Plusieurs attaques furent tentées, mais toujours elles échouèrent devant la fusillade des assiégés, et ne purent dépasser le fossé dit Carapone. Les carabiniers suisses, surtout, tiraient avec une grande précision et faisaient beaucoup de mal à l'ennemi. Un moment pourtant le lieutenant Pool fut serré de près, mais le feu du canon rayé vint heureusement le dégager, et, sur ce point comme sur les autres les garibaldiens reculèrent. La nuit tomba ; le feu languit, puis s'éteignit. Après huit heures de combat, la seconde attaque générale des chemises rouges était repoussée sur tous les points.

La garnison victorieuse était malheureusement accablée de fatigue ; depuis plusieurs nuits elle ne dormait guère, et, depuis cinq heures et demi du matin jusqu'à la nuit, elle n'avait pas eu un instant de repos, pas même le temps de manger un morceau de pain ; son petit nombre l'obligeait à se multiplier et à faire des efforts surhumains, qui ne pouvaient se continuer longtemps ; les munitions de l'artillerie s'épuisaient ; aucun secours n'était annoncé. Ce fut donc au milieu d'une tristesse générale que ces braves virent s'éteindre les derniers rayons du jour, car, dans l'obscurité de la nuit, le tir du canon, qui seul avait permis de résister avec succès au nombre écrasant des assaillants, allait devenir inefficace. Le capitaine Costes eût profité des ténèbres pour se frayer un chemin à la baïonnette, si l'ordre formel du ministre ne lui eût fait un devoir de résister jusqu'à la dernière extrémité. Il conservait d'ailleurs encore l'espoir d'être secouru au retour du jour, et il tenta de faire passer au travers des lignes ennemies le sergent-major des carabiniers Carozzi, travesti en paysan, pour faire parvenir au général Kanzler une nouvelle et pressante demande de secours. Au bout de deux heures, Carozzi revint ; il avait trouvé toutes les issues fermées. De grandes clartés qui illuminaient la nuit dans la direction de la station firent cependant croire un instant à la garnison que les secours arrivaient ; ce n'étaient, hélas ! que des feux de joie, annonçant des renforts ennemis, qui allaient donner un nouveau ressort à l'attaque momentanément suspendue.

Garibaldi comprenait, en effet, la faute énorme qu'il avait commise en perdant, devant une bicoque, toute une journée, qui l'eût mené sous les murs de Rome avant l'arrivée des Français et la concentration des troupes pontificales dans la ville éternelle. Le vieux chef de partisans, dont les principales qualités militaires avaient jusqu'alors été la décision et la promptitude d'exécution, sentait le prix inestimable du temps perdu dans une situation que chaque heure nouvelle pouvait complètement transformer. Il aurait évidemment dû laisser sur sa gauche Monte-Rotondo, observé et masqué par un millier

d'hommes commandés par Menotti, et marcher en toute hâte et avec toutes ses forces sur Rome qu'un coup de main hardi pouvait lui livrer. Arrivé le 23, à 8 heures du soir, à Corrèse, et, le 24 au matin, en vue de Monte-Rotondo, il pouvait en ne perdant pas un instant, être à Rome le 25, à l'heure même où un combat terrible ensanglantait le Transtévère et lorsque personne à Rome ne prévoyait une attaque aussi prompte. Alors un vigoureux assaut aurait peut-être réussi, et les Français, arrivant quelques jours après, se seraient trouvés dans la nécessité, soit de s'incliner devant le fait accompli, soit de recommencer le siège de Rome, comme en 1849, avec des forces insuffisantes, avec l'armée italienne sur les flancs et peut-être même avec la menace d'une intervention prussienne gagnée à l'Italie au moment décisif. Cette faute de Garibaldi, étonnante chez un homme auquel on ne peut refuser ni l'expérience de la guerre ni un certain coup d'œil, s'explique cependant par deux considérations. Il connaissait la faiblesse numérique de la garnison et espérait un soulèvement de la population ; il n'avait pas encore vu à l'œuvre les soldats de Pie IX, et disait que pour les vaincre, il suffirait d'un quart d'heure et de la *crose des fusils*. Il croyait donc que la prise de Monte-Rotondo serait l'affaire de quelques instants, et comptait bien arriver encore à Rome dans la journée même ; mais l'énergie des pontificaux et la fidélité de la population donnèrent à ces illusions un éclatant démenti. D'autre part, ses troupes étaient fatiguées et affamées, l'intendance garibaldienne n'existait que de nom ; il espérait trouver des vivres à Monte-Rotondo et y refaire ses troupes par quelques heures de repos et un repas abondant. Telles sont les explications que lui-même a données, pour justifier sa conduite et excuser une faute, qui permit la journée de Mentana et décida du sort de la campagne.

Honteux et furieux de cette résistance si énergique et si inattendue, Garibaldi s'écriait : " Il faut vaincre cette nuit même, ou bien Monte-Rotondo nous coûtera Rome." Il lança donc immédiatement les troupes fraîches qui lui arrivaient et qui n'avaient point subi, comme les autres l'influence démoralisante d'un échec. La première attaque de nuit eut lieu contre la porte Ducale. Les garibaldiens tentèrent d'y mettre le feu, mais une fusillade meurtrière ouverte à bout portant les repoussa bientôt. Ce n'était là qu'une diversion ; le coup décisif devait être porté à la porte Romaine. Vers neuf heures, une charrette chargée de fagots arrosés de pétrole, fut poussée contre cette porte ; mais, malgré l'obscurité, la plupart de ceux qui l'avaient amenée furent tués, blessés ou réduits à fuir. Néanmoins le chariot était resté contre la porte ; vers 10 heures le feu y fut mis, et grâce au pétrole, en une seconde, il devint une montagne de flammes, qui gagnèrent et dévorèrent la porte elle-même. Tant que celle-ci brûlait, la flamme opposait aux garibaldiens un infranchissable obstacle, et le capitaine Costes profita de ce répit pour faire élever, en toute hâte, trois barricades destinées à remplacer la défense que le feu allait lui enlever. Ces barricades devaient être défendues : la première par le lieutenant Crozes et son détachement, la seconde par le sous lieutenant Lair, qui abandonnait l'auberge *del Vapore*, et la troisième par le sergent Berquez et ses hommes. En même temps, le commandant faisait éclairer les rues, en obligeant les habitants à mettre une lumière à chaque fenêtre de leurs maisons, et donnait les ordres nécessaires pour la concentration de tous les assiégés dans le château, devenu le dernier réduit de la défense.

(A continuer).